



Le livre ' Comment sortir de l'échec '
de Chantal Calatayud
Découvrez gratuitement ici la version numérique
téléchargeable !



Chantal Calatayud est Psychanalyste, Didacticienne analytique, Directrice de publication de Psychanalyse Magazine (www.psychanalysemagazine.com) et auteur de plusieurs ouvrages.

Sortir de l'échec consiste à comprendre ce qui se *joue* à l'insu de tout être humain qui souffre de difficultés existentielles récurrentes, pour la plupart incompréhensibles.

La psychanalyse est une discipline qui permet non seulement de saisir pourquoi le destin paraît s'acharner mais aussi comment sortir de ce cercle infernal de la répétition tragique.

Ce livre, bien que s'adressant à tous, est à la fois un ouvrage théorique et pratique qui aide à réaliser pourquoi l'échec n'est pas dû au hasard et comment en finir avec la souffrance psychologique.

Bonne lecture...

Chantal Calatayud

Comment sortir de l'échec ?

Sommaire

Prologue

Chapitre I L'appareil psychique

Chapitre II Qu'entend-on par *échec* ?

Chapitre III Connais-toi toi-même !

Chapitre IV Trouver la paix intérieure

Chapitre V L'amnésie infantile

Chapitre VI La tendresse selon... Freud

Chapitre VII Non à l'enfant-roi !

Chapitre VIII L'humilité, un remède contre l'angoisse

Chapitre IX L'acceptation, c'est la clef !

Épilogue

Prologue

Sortir de l'échec consiste à comprendre ce qui se *joue* à l'insu de tout être humain qui souffre de difficultés existentielles récurrentes, pour la plupart incompréhensibles. De la sorte, comment admettre qu'on ne trouve pas de travail alors qu'on sent une belle détermination en soi, que moult CV ont été envoyés aux entreprises en adéquation avec son niveau d'études et qu'*in fine*, on est même prêt à accepter un emploi subalterne ? Comment admettre également qu'une femme jolie, intelligente, responsable, indépendante professionnellement, va de déception amoureuse en déception amoureuse et qu'elle en soit réduite à supporter une solitude insupportable ? Mais comment admettre aussi qu'un jeune couple aimant soit soumis aux affres d'une stérilité psychogène tandis que sa douleur de ne pas être parents se renforce au fil des mois avec, de surcroît, le parcours du combattant quasi obligé en matière de suivi et de traitements (lourds) médicaux ?

En fait et on l'a compris à l'aide de ces simples exemples, tout se passe donc effectivement, et en quelque sorte, à distance de l'individu. Il faut saisir ici que des blocages psychologiques agissent malgré la bonne volonté et le désir conscient du sujet. D'ailleurs, dès la fin du XIX^{ème} siècle, Sigmund Freud – tandis qu'il exerce encore sa profession de médecin neurologue – réalise de par ses multiples observations cliniques que les résistances, si elles empêchent l'Homme d'être heureux, semblent être suffisamment féroces pour nuire potentiellement à la santé de tout un chacun. D'ailleurs, comment vivre sereinement lorsque les soucis – quel qu'en soit le registre – envahissent le quotidien ? Et c'est ainsi que l'être humain cherche à s'adapter tant bien que mal, s'évertuant (*sévère-tuant*) par tous les moyens à supporter parfois même l'abominable. Autrement envisagé, il survit... Pourtant, dans la plupart des cas, bien des drames ne peuvent être à rapprocher de la moindre rétorsion en terme de punition. S'il suffisait d'aimer son prochain pour ne pas connaître de scénarios existentiels pénibles, on se doute que depuis la nuit des temps cette recette aurait été transmise comme fiable. Très souvent, nous avons même tendance à constater que l'inverse existe ! Qu'ont fait de si horrible dans l'existence ces parents responsables pour perdre leurs jumeaux dans un accident de voiture ? Quel mal a bien pu commettre cet homme pour développer un cancer du pancréas ? Et cet accident vasculaire cérébral qui a laissé handicapée Virginie à l'âge de 23 ans ? Rien, absolument rien qui puisse justifier une destinée aussi difficile...

La psychanalyse est une discipline qui permet non seulement de comprendre pourquoi le destin paraît s'acharner mais aussi comment sortir de ce cercle infernal de la répétition tragique. Quant au handicap congénital ou face à celui qui entache à jamais une qualité de mobilité, par exemple, la méthode freudienne apporte un éclairage suffisant pour que l'acceptation soit au rendez-vous. De toute façon, c'est à partir de ce superbe aboutissement que l'échec bat en retraite...

Chapitre I

L'appareil psychique

La psychanalyse traite de l'inconscient. L'inconscient, espace énergétique, fonctionne sans que l'individu s'en rende véritablement compte. Ainsi peut-on prendre pour exemple un homme qui désirerait arrêter de fumer, et ce d'autant plus que son médecin lui a expliqué qu'il est indispensable pour des raisons médicales qu'il arrête son addiction... Bien que ce patient ait un désir conscient de respecter les consignes du praticien, il ne parvient pas à arrêter de fumer. Dans son entourage, il pourra même souffrir de s'entendre dire qu'il manque de volonté ! En fait, la réalité est tout autre puisqu'agit une vie inconsciente. Sigmund Freud s'est d'ailleurs rendu compte qu'il existe une organisation psychique compliquée... Au conscient : *Je veux m'arrêter de fumer, mais des leviers de commande inconscients m'interdisent d'arrêter de fumer !* Voici sommairement comment se manifeste tout conflit évoluant à l'intérieur du sujet lui-même. Freud, au fur et à mesure de ses expériences cliniques, a renforcé sa conviction d'une mésentente psychologique en tout être humain, désaccord qui entraîne des formations symptomatiques prenant l'allure d'échec.

Les premiers travaux du maître de la Psychanalyse sur l'appareil psychique, appelés alors « Premières Topiques », remontent à 1900. À cette époque, il avait relativement simplifié l'organisation de la psyché :

- le *conscient*, qui peut d'une certaine façon être le lieu de la manifestation de l'échec. Signalons du reste que tout échec est en lien aussi avec une immaturité pulsionnelle infantile refoulée qui peut se réactiver, adulte, à la faveur de situations perturbantes, miroirs d'événements de la petite enfance, événements restés fixés dans l'inconscient
- l'*inconscient*, qui est donc repérable de par les résistances : lorsqu'une personne ne trouve pas de travail malgré des demandes sérieuses de sa part, ou si elle n'arrive pas à suivre un régime, il est aisé de réaliser qu'il existe bel et bien une vie très indépendante du conscient
- le *pré-conscient*, sorte de barrage entre l'inconscient et le conscient et dont on peut se faire une idée quand, autre exemple, on essaie de se souvenir du prénom d'une cousine et que l'on n'y parvient pas. Ce barrage provoque un « refoulement ». Tandis que les mots pourraient venir, ils se resituent au niveau inconscient, inconscient que l'on assimile aussi à l'inavouable.

En résumé, toute difficulté à obtenir ce que nous désirons, au conscient, est prise dans ce magma libidinal confusionnel.

Après les premières Topiques, Sigmund Freud estime que ses travaux demeurent insuffisants, notamment dans les cures psychanalytiques qu'il conduit. Par voie de conséquence, il prend la décision de rediviser l'appareil psychique et ce, en 1920, redivision qui correspond à ses nouveaux travaux : les deuxièmes Topiques. Il postule maintenant de trois instances : le *ça*, le *surmoi* et le *moi*. Le *ça* correspond à un principe de plaisir débridé ne connaissant pas les limites ; cette instance se heurte systématiquement à un censeur, un juge, un arbitre : le *surmoi*. Une lutte quasi perpétuelle – appelée complexe – œuvre entre ces deux instances dans l'inconscient de chaque individu, quels que soient son milieu social, son âge, son histoire familiale. Ainsi, le fait d'être malade, même s'il s'agit d'une simple grippe, manifeste un désaccord entre le *ça* et le *surmoi*. Le *ça*, qui correspond aussi à l'inné, vient buter contre une espèce de raison très rigide, ce qui provoque des *somatisations* au niveau du *moi*.

La psychanalyse est donc un travail en profondeur. Alors que les psychothérapies traitent du *conscient* avec un engagement plutôt directif du thérapeute, la psychanalyse s'occupe de l'*inconscient*. Cette vie cachée, indépendamment de ce que nous venons de voir, est également rendue accessible par le langage. Effectivement, la psychanalyse est une analyse du langage : en parlant, nous émettons des sons ou *phonèmes*. C'est cette écoute des *phonèmes* qui révèle – entre autres – au psychanalyste ce qui bloque, écoute singulière et subtile qui s'attache également à ce que la discipline freudienne appelle *ambivalences langagières* : ces homonymies spécifiques sont à utiliser et à interpréter en fonction du déroulement de la cure analytique et, de fait, du moment psychogénétique dans lequel l'inconscient de l'analysant se trouve. Il est noter (ou à rappeler) que le métier de psychanalyste relève donc d'un apprentissage pointu. Ce n'est malheureusement pas ce qui est véhiculé en règle générale. Rappelons qu'un psychanalyste est un professionnel qui, en dehors d'une psychanalyse individuelle très poussée, a fait des études. Il y a d'ailleurs deux sortes de professionnels en psychanalyse :

- *le psychanalyste de formation médicale* qui est à l'origine médecin. Celui-ci, malgré son diplôme d'État, doit obligatoirement suivre une cure et un cursus psychanalytiques lui permettant notamment d'étudier le transfert. Ce que ne permettent pas, en revanche, des études sur les bancs de la Faculté...
- *le psychanalyste de formation philosophique et linguistique* que Freud préférait, curieusement, alors qu'il était médecin lui-même. Il pensait que ce profil de psychanalyste est beaucoup moins obnubilé par le symptôme...

Chapitre II

Qu'entend-on par *échec* ?

La question de l'échec est vaste tant elle est mêlée de la notion de subjectivité. Ainsi, le métier de psychanalyste conduit à observer les paradoxes d'un analysant à un autre. Je pense à un de mes patients, Michel, délégué médical – donc ouvert à la compréhension des comportements humains, parfois dramatiques, pouvant aller jusqu'à la maladie et à l'autodestruction –, qui est arrivé un jour en séance catastrophé... Une fois installé, son angoisse a continué à se manifester, à se renforcer, au point que son débit de paroles devenait de plus en plus saccadé. Son souffle était court, jusqu'au moment où il parvint à me dire qu'il avait un énorme problème avec son fils. À l'évocation d'une telle difficulté implicite, il est difficile au spécialiste de l'écoute de ne pas imaginer un désastre. Cet homme semblait au plus mal quand il finit par libérer dans un véritable hoquet : « Depuis que mon fils fait Sciences po, il est insupportable... » ! Cette histoire est véridique. Et malgré son côté dérision, elle n'en demeure pas moins pathétique... À l'inverse, Sabine a choisi de ne pas avoir recours à une IVG thérapeutique à l'annonce de la venue au monde de son futur bébé porteur d'un bec de lièvre. Lorsqu'elle évoque son enfant, elle restitue la beauté de ce petit d'Homme qui a décidé d'entrer dans la vie avec courage. Il est une évidence, de par cet exemple précis, que cette jeune femme a une solide capacité à faire « face » au drame humain. Michel, quant à lui, abrite des ressources psychologiques moins évidentes. Il y a aussi l'élégance de Véronica qui a perdu l'usage du bras droit dans un accident de voiture à l'âge de 24 ans et qui ne se plaint jamais malgré les contraintes et complexes qui en découlent. En revanche, beaucoup de parents souffrent (réellement) de l'échec scolaire de leur enfant au point de gâcher leur vie si cet échec entraîne des complications *a posteriori* : orientation discutable pour l'élève, mauvaises fréquentations, perte progressive du peu de volonté qui lui restait pour essayer d'avancer... Si l'angoisse de ces géniteurs est plus que légitime, d'autres réagissent pourtant autrement : Ghislaine, qui élève seule son fils, a réglé ce problème une fois pour toutes : « Il est allé au lycée jusqu'en troisième, il sait lire, écrire et compter, qu'il se débrouille avec ça puisqu'il déteste l'école... » ! Autant d'exemples, autant de réactions différentes qui ne livrent donc en aucun cas de définition suffisamment probante de l'échec.

Face à ce que nous sommes en droit d'imaginer comme un coup du sort injuste, la psychanalyse propose d'essayer de comprendre ce qui se cache derrière des situations – nous en rencontrons tous – qui assombrissent, ou même détruisent, des milliers d'existence. Pour cette discipline, il s'agit dans un premier temps de réaliser que tout inconvénient a, inconsciemment, son corollaire inversé : son avantage ! Pour le démontrer, Sigmund Freud de laisser en héritage que pour l'inconscient, échouer c'est réussir ! Souvenons-nous à ce sujet que dans ses postulats sur les Topiques, l'homme de sciences établit que l'inné (le ça) vient se heurter au symbolique et à ses herses (le surmoi), ce qui fabrique avant tout du complexe... d'infériorité ! De façon schématique, l'échec est la façon qu'a tout être humain de signifier que ses combats internes récurrents lui font jeter l'éponge par épuisement. L'échec est ainsi une perte d'énergie qui amoindrit la combativité, la persévérance, la confiance en soi, anéantissant par voie de conséquence toute perspective d'ambition personnelle. De fait, si à l'inconscient, échouer c'est réussir, on peut compléter par... réussir à ne pas prendre le chemin tracé par un autre...

Pour admettre ce positionnement psychique complexe, reprenons les exemples précités des analysants :

- 1) – Michel souffre du choix d'études de son fils (Sciences politiques). Cette souffrance n'est pas ridicule du tout restituée à l'inconscient : Michel doit réaliser que c'est lui qui n'est pas à sa place professionnellement et qu'il est (sûrement) insupportable à cause de cette erreur, réactivée par son ado qui, lui, s'est autorisé à emprunter une voie qui, *a priori*, lui convient pour l'instant (si ce n'était pas le cas, il n'en serait pas là !).
- 2) – Sabine, à l'inverse, ne confond pas sa destinée avec celle de son enfant porteur d'une « différence », ce qui lui permet de prendre la distance nécessaire par rapport à lui, en lui donnant l'amour et les soins dont il a besoin.
- 3) – Ghislaine fait confiance à son « jeune » qui a suffisamment d'atouts en main pour travailler, consciente que ce (gros) minimum est une base nécessaire certes mais suffisante pour que son fils puisse effectuer des choix personnels, au contraire de certains parents qui – et c'est très compréhensible au plan humain – paniquent lorsque leur enfant ne supporte pas le cadre qui lui est imposé.

Ces exemples permettent de saisir que ce que nous appelons *échec* est le lien névrotique qui nous unit tout aussi névrotiquement à un récepteur. Mais il n'y a pas que l'histoire d'avec sa famille qui se révèle perturbante. Considérons maintenant la difficulté à trouver un emploi aujourd'hui. D'un côté, la société ne se porte pas bien et la crise ne favorise pas le marché du travail. C'est réel mais pourquoi, dans ce même contexte, deux individus de même âge, bardés des mêmes diplômes, ne vont pas connaître une trajectoire professionnelle identique ? C'est le cas de Maxime, dessinateur industriel dans l'électronique, option informatique. À 24 ans, il n'a toujours pas trouvé d'entreprise qui l'embauche. Son copain de promo, Ludovic, travaille depuis maintenant deux ans dans une grosse « boîte » de la région parisienne. Passionnés tous les deux d'informatique, leurs recherches ont été sérieuses. Leurs entretiens d'embauche... différents. En analyse, Maxime n'a de cesse de répéter que ses parents n'ont jamais accepté qu'il joue avec des consoles de jeux. On s'en doute, cette explication ne suffit pas à justifier l'échec professionnel de ce jeune homme souvent en colère ! Sa grande erreur consiste à accuser un entourage familial de ses déboires. Maxime doit identifier, authentifier et reconnaître que cette résistance repose sur un mécanisme punitif qu'il dirige et projette d'abord contre les autres et, par culpabilité inconsciente, qu'il finit par retourner contre lui : là encore, le surmoi opère...

En résumé, l'échec n'est pas à attribuer confusionnellement à un bouc émissaire, bien entendu. Ce type d'obstacle ne se résout que dans la mesure où on accepte de se centrer sur soi sans établir de comparaison, de jugement par rapport à quelqu'un qui n'est pas *moi*. Autrement dit, comment peut-on imaginer débloquer le moindre verrou si nous mettons un tiers à notre place, car c'est bien de cela dont il s'agit : Maxime ne trouve pas de travail, mettant (fantasmatiquement) ses parents à sa place. Or, ceux-ci ne sont pas dessinateurs industriels ! Lors de ses entretiens d'embauche, Maxime parle *comme* ses parents, sans s'en rendre compte : son discours n'est donc pas approprié, ni en adéquation avec le monde moderne de l'entreprise (une génération, ça compte !). Ses interlocuteurs ne s'y trompent pas, formés qu'ils sont à l'entretien... Le « Connais-toi toi-même » doit décidément œuvrer pour que les résultats soient efficaces.

Chapitre III

« Connais-toi toi-même » !

La sagesse de Socrate peut contribuer à nous permettre d'admettre que la connaissance de soi reste fondamentale pour que le quotidien ne soit pas souffreteux. Ainsi, bien avant Freud, ce philosophe – né à côté d'Athènes au Vème siècle avant Jésus-Christ, en 470 très précisément – a affirmé en son temps qu'on avance dans la vie à une seule condition : savoir qui on est ! Ce travail concerne donc une réflexion introspective. Même si l'extrême laideur de Socrate a pu le pousser à œuvrer dans ce sens – c'est une hypothèse –, toujours est-il que la psychanalyse, des siècles plus loin, lui a donné raison ! Ceci dit, si se connaître soi-même était aisé, le Christ n'aurait sûrement pas évoqué et conseillé qu'avant de se préoccuper de la paille dans l'œil du voisin, l'être humain ferait mieux de se débarrasser de la poutre qui occulte une vision juste de son entourage. Nous l'avons vu dans l'exemple de la fin du chapitre précédent : Maxime en veut à ses parents alors que, raisonnablement, il n'est pas sérieux d'attribuer à ses géniteurs la responsabilité de son échec professionnel sous couvert que les *consoles de jeux* étaient – selon ses dires – bannies de la maison... *Console de « je », console de « je »*... Est-ce à dire que Maxime attend d'un objet qu'il le console de ses contrariétés ?

Outre le célèbre « Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? », question de Lamartine restant sans réponse véritable, la relation objectale appartient toutefois au registre de la psychanalyse. Effectivement, le petit d'Homme a une perception singulière de sa mère puis de son père au cours des premiers mois de son existence. La mère est ainsi assimilée à une sphère, dispensatrice du lait nourricier apaisant, et le père, un peu plus tard, par schèmes identificatoires interposés, à une sorte de sein aplati, donc plus phallique, dispensateur lui aussi de laitance (par mimétisme) – tout cela inconsciemment bien entendu. D'ailleurs, le père en tant que « chasseur » est également celui qui ramène à la maison de quoi vivre. Même si, aujourd'hui, les temps ont changé, ne serait-ce qu'en raison de la précarité professionnelle, une mémoire transgénérationnelle continue à se pérenniser. Quelle est la grand'mère qui ne chante pas de nos jours encore à son petit-enfant : « Papa est en bas qui casse du bois, Maman est en haut qui fait ton lolo » ? Fonction paternelle et rôle maternel nous apparaissent donc toujours complémentaires, bien que maintenant les femmes travaillent majoritairement (à l'extérieur) et que certains hommes – malheureusement – connaissent le chômage, ou font le choix – assez rare – de rester à la maison pour élever les enfants. Si cette relation objectale s'inscrit – *dixit* Freud – dans un registre normatif pour l'être humain, toujours est-il qu'il abrite quelques inconvénients qui pourront fabriquer – s'ils ne sont pas dépassés – de la névrose d'échec, progressivement. Ainsi, le psychisme de l'enfant fantasme pouvoir non seulement animer l'objet-maman et l'objet-papa à sa guise mais surtout exige – par voie de conséquence – qu'ils soient à sa disposition ! Ou encore que ses deux objets satisfassent ses attentes les plus improbables... Nouveau regard vers Maxime qui décline compulsivement ses propres résistances à la faveur du jugement de ses géniteurs qui auraient failli quant au non-investissement dans une console de jeux car c'est réellement cette approche plus que réductrice qu'il faut que ce jeune homme règle pour sortir du piège qu'il a creusé – malgré lui – tout seul... Dans un premier temps, Maxime doit apprendre qui il est, quelles sont ses possibilités intrinsèques mais aussi ses limites personnelles. Cet analysant ne peut en aucun cas attendre de la psychanalyse qu'elle le *console*, pas plus que ses parents ou la société. Ce jeune doit aborder sa situation autrement. Si la méthode freudienne peut y contribuer, il apparaît indispensable qu'il en accepte la règle du... « je » !

Il est bien évident que ce gentil garçon a eu connaissance de cette fameuse console de jeux d'une part parce que son époque avait créé ce produit de divertissement, d'autre part parce que ce même produit était médiatisé. Encore une fois, on ne peut que constater que sa famille n'a rien à voir avec cet objet, combien même avait-elle refusé d'investir dans ce loisir. Pour avancer dans les résistances du raisonnement de Maxime, nous allons chercher à établir des liens psychologiques sérieux entre le prétexte fallacieux qu'il utilise pour justifier le fait qu'il ne trouve pas d'emploi et les premières années de sa vie. Son inconscient signale, par expression langagière interposée (*console*), qu'il ne cicatrise pas d'un chagrin. On se doute que ce chagrin non seulement a dû passer inaperçu dans son entourage familial mais que les raisons de sa peine devaient être importantes pour qu'il y fasse allusion, phonétiquement parlant, des années plus tard... Pour autant, c'est à lui de retrouver cette mémoire enfouie car il ne suffit pas qu'un psychanalyste entende ce que le *moi* du patient ignore pour que le soleil éclaire suffisamment les opportunités auxquelles tout un chacun peut prétendre. Il devient impératif que chaque être qui souffre d'une incapacité à se réaliser saisisse qu'il se trouve dans la mauvaise direction. En ce qui concerne Maxime, chagrin d'enfance ou pas, fixation inconsciente ou pas, il cherche un responsable à l'extérieur de lui pour expliquer sa galère professionnelle. La seule question raisonnable qu'il doit se poser considère le lien entre ce dont il dit avoir été privé (la console de jeux) et les études qu'il a faites en électronique. Curieux que ce garçon ait choisi cette voie qui touche un affect puisque les jeux vidéo reposent non seulement sur de la technologie informatique mais également électronique, le lien restant particulièrement étroit... L'inconscient a une mémoire qui rappelle à Maxime son mauvais souvenir dès lors qu'il investit un champ d'application qui concerne ce qui l'a perturbé des années auparavant. C'est ainsi que, quant à préciser que le monde informatique le passionne, cette résistance à vouloir le démontrer en séance psychanalytique a de quoi laisser dubitatif à plus d'un titre. Si ses études se sont déroulées normalement en apparence, chaque cours en électronique, lié donc *de facto* à de l'informatique, a majoré l'affect initial. Cet affect grossissant a fini par lui barrer l'accès à une profession qui pourrait, *a posteriori*, le mettre en grande difficulté, voire en danger. Mais la racine du chagrin est antérieure à la scène de refus de ses parents puisque, globalement, tout se joue avant l'âge de 5 ans. Autrement abordé, il est possible d'avancer que Maxime n'a jamais su rebondir, même petit, ou tout petit, sur le fait de perdre en jouant, quelle que soit l'activité ludique. Il n'a pas compris, assez tôt, que ne pas gagner à tous les coups permet d'ajuster et d'affiner ses stratégies et ses comportements. Au lieu de faire de ses échecs des privilèges, il a pris la mauvaise habitude d'en faire des drames. Car, ce que nous nommons trop facilement *échec*, contient de quoi progresser. Sans exception.

Chapitre IV

Trouver la paix intérieure

On pourrait considérer que la recherche de la paix intérieure s'accorde davantage avec les axes de travail liés aux méthodes de *Développement Personnel* ou encore au but abouti préconisé par les religions. Et ainsi, imaginer que cette notion de tranquillité de l'esprit et de l'âme n'a rien à voir et à faire dans une démonstration clinique psychanalytique. Mais cette approche consisterait alors à se faire une fausse idée de ce qu'est la technique freudienne : la psychanalyse abrite une méthodologie spécifique qui permet à l'analysant de poser son *principe de guérison* sans médicament ! À l'heure où certains laboratoires pharmaceutiques connaissent les affres et les conséquences de leurs emballages scientifiques, mus malheureusement parfois par l'appât pécuniaire, en oubliant de fait que la vie de consommateurs malades peut être en danger, on peut affirmer que Freud a œuvré sans relâche pour que l'être humain se fasse suffisamment confiance pour *débéquiller* au maximum ses maux. Il n'est pas question ici d'induire que les médecins sont à bannir car les prescriptions de ce type trouvent leur justification pour une grande majorité d'entre elles mais – et comme s'évertue à le rappeler le domaine de la santé publique – n'oublions pas que nous avons pris la très néfaste habitude d'avoir recours au comprimé miracle pour un oui ou pour un non. Et pas uniquement quand il s'agit de... tranquillisants.

Tranquillisant, voilà bien un mot qui mérite qu'on s'y attarde. Du latin *tranquillitas*, la notion de calme ou d'apaisement se retrouve rapidement associée aux produits médicamenteux qui ont pour vocation de rendre l'esprit sage. Voire positif, ce qui est rarement le cas d'ailleurs. Ainsi les travaux de Freud s'opposeraient-ils en quelque sorte à la Psychiatrie ? Non, certainement pas car, lui qui avait eu à constater – notamment auprès de l'enseignement de Charcot – les tourments et autres drames inhérents à l'hystérie (féminine), savait plus que quiconque que la pathologie mentale manifeste réclame une prise en charge médicale efficace. Il n'y a qu'à constater certains faits divers pour réaliser que dès que quelques médecins, après bien des réflexions poussées et de façon tout de même collégiale, ont cherché à donner leur chance à des psychotiques en allégeant leur traitement médicamenteux, les conséquences ont pu se révéler redoutables. Mais il s'agit-là de cas extrêmes dont les signes avant-coureurs de leur pathologie étaient passés quasiment inaperçus, pour la plupart d'entre eux, de leur entourage familial et familial, à un moment où un suivi médical et psychologique aurait pu éviter le pire. C'est ainsi que le maître de la psychanalyse a parlé d'une nécessaire prévention. Trouver la paix intérieure reste donc non pas un des défis de la psychanalyse mais, surtout, sa particularité. Autrement formulé, la psychanalyse propose une réharmonisation des pulsions internes, c'est-à-dire que dans ce cas, le ça et le surmoi doivent réduire au maximum leurs conflits et leurs mésententes d'un autre temps. Toutefois, cette sorte d'ambition sur le *divan* n'est possible qu'à l'unique condition que l'analysant accepte de se rencontrer : une vraie révélation pour lui mais, auparavant, le chemin est malgré tout semé d'un grand nombre d'obstacles. Ne serait-ce qu'en raison d'affects fixés, sédimentés par des injonctions muettes qui œuvrent à l'insu de la conscience du sujet. Qui dit *affect* renvoie quoi qu'il en soit au développement affectif de l'individu car si sa trajectoire psychologique (idéale) pouvait se résumer à la dépendance du bébé qui évoluerait facilement vers l'indépendance de l'enfant, renforcée à l'adolescence, pour aboutir à une autonomie salvatrice de l'adulte, on pourrait considérer que la névrose et les conduites

d'échec ne sont que pures inventions... Maxime n'aurait ainsi pas eu besoin de passer par la psychanalyse et les écueils du genre humain ne dureraient pas. Pourtant, à ce stade de sa cure analytique, Maxime n'a toujours pas trouvé de travail...

L'histoire de la console de jeux ne livre pas encore d'éléments suffisants pour une compréhension sérieuse de la stagnation de ce jeune patient, *impatient* – et on le comprend – de sortir de son incapacité à entrer dans la vie active. Investiguons maintenant la force de ses désaccords personnels intériorisés. Maxime explique avec certitude que, lors de sa période infantile, sa maman le confiait souvent à une voisine qui avait une petite fille de 3 ans de plus que lui, Aurélie. Il aimait beaucoup aller jouer avec elle mais il se souvient aussi que la mère d'Aurélie pouvait lui donner des fessées – à lui, Maxime – sans qu'il ait l'impression d'avoir commis la moindre bêtise. Il est surtout regrettable, dans les propos évidents de cet analysant, que cette jeune-femme se soit plainte systématiquement de ses fameuses « bêtises » qu'il ne reconnaît pas comme telles. Pour exemple, il a réalisé – grâce à un rêve – que sa propre mère, sur les « conseils » de la voisine, avait exigé qu'elle morde son fils devant elle car il aurait mordu Aurélie... Sa mère s'est malheureusement *exécutée*. Il en est convaincu car dans son rêve, Maxime assistait à une scène dans un appartement qui ressemblait à celui de la voisine : une petite fille se plaignait à une dame que le petit garçon l'avait mordue alors que ce n'était pas vrai. La mère de Maxime entrait en lui hurlant : *Tu vas mourir, c'est sûr !* L'analysant a relié, à son réveil, des phonèmes qui lui faisaient écho et entendu de fait : *mort sûre*, soit *morsure*... À quoi bon trouver du travail, insiste l'inconscient, puisque *mort sûre* il y a...

J'avais déjà rencontré en cure analytique la reviviscence de morsures assénées par des adultes à leur enfant, racontées par deux de mes analysants qui en avaient gardé une mémoire vive et douloureuse mais, parce que ces scènes (difficiles) avaient eu lieu à un âge où le petit d'Homme avait développé suffisamment le langage, le traumatisme avait été amoindri. Rappelons qu'il n'y a pas si longtemps encore, une des punitions « favorites » des éducateurs consistait à utiliser le... « œil pour œil, *dent* pour *dent* »... Revenons à l'histoire psychique de Maxime. Dans son développement psychogénétique, le traumatisme a généré un processus de *refoulement* pour plusieurs raisons :

- 1) – Une immaturité pulsionnelle majeure du fait de son très jeune âge (2 ans et demi environ puisque Maxime a des repères précis du fait d'un déménagement lorsqu'il a eu 3 ans et demi et que ses parents ont quitté l'immeuble où vivait la famille d'Aurélie).
- 2) – Le récit de Maxime qui indique sa position de bouc émissaire : il est sûr, dit-il, qu'il « prenait » pour Aurélie.
- 3) – La certitude de Maxime d'une exagération de la voisine quant à ses pseudo bêtises.
- 4) – La voisine à laquelle la mère de Maxime accordait toute sa confiance au point de lui faire garder son enfant, alors que cette voisine le grondait, et finalement le faisait gronder par sa maman en utilisant des injonctions discutables (morsure).

Impossible, pour un inconscient, de ressortir indemne de tels scénarios compulsifs. Mais pourquoi l'échec de ce garçon contribue-t-il à développer de plus en plus le sentiment que sa mère n'était vraiment qu'une mauvaise mère ? Cette fixation résistante, bien que prenant en compte cette histoire lamentable de morsure, apparaît d'autant plus étonnante que l'environnement parental de Maxime est objectivement sain, comme il le décrit lui-même par ailleurs. Ceci dit, si sa mère lui a donné l'impression de s'être adaptée aux besoins de son enfant mais juste en matière d'habillement *pour se valoriser elle-même*, ajoute-t-il en colère, pourquoi Maxime a-t-il dénié inconsciemment d'autres bonnes aptitudes de sa génitrice ? Cette question reste d'autant plus essentielle à éclaircir qu'un élément important va dans le sens où il est envisageable de penser que ce jeune analysant a bel et bien refusé de voir des

qualités maternelles dont il a toutefois bénéficié. C'est ainsi que, lors d'une séance, il libère le fait d'avoir été suicidaire vers l'âge de 14 ans, imaginant aisément que sa disparition *tuerait* sa mère ! Lui ayant fait remarquer que son raisonnement traduisait une forme de prétention, il se met à pleurer pendant plusieurs longues minutes... Il réalise alors qu'il venait de pleurer certes sur son sort mais qu'il avait surtout de la peine pour sa mère, là, maintenant, mais qu'il ne comprenait pas pourquoi... Malgré cette superbe réaction psychique qui réhabilitait un peu sa génitrice, et au fur et à mesure de son travail analytique, il ne parvenait pas à faire réellement la paix avec elle. Quelque temps après, Maxime a envie de parler de sa sexualité, trop précoce selon lui : son premier rapport sexuel avait eu lieu le jour des ses 15 ans avec une copine du lycée, *en vitesse* dans sa chambre qu'il avait pris soin de fermer à clef. Les parents de sa copine du moment tenaient une *auto-école*, tout comme les parents d'Aurélie ! Maxime n'avait jamais fait le lien entre la profession de ces deux familles qui ne se connaissaient pas. L'épisode de la morsure de resurgir, les associations d'idées de se faire particulièrement précises, aboutissant toutes au fait que Maxime est toujours pressé, d'avoir un emploi bien entendu mais comprenant soudain que la *mort-sûre* avait aggravé son *rapport* au temps...

Trouver la paix intérieure s'impose – *in fine* – comme l'obligation pour l'inconscient de quitter un passé qui ne nous a jamais appartenu et qui n'est plus de toute façon. Passé aléatoire donc, étant mêlé de fantasmes et de réalité, qui a l'art néfaste de nous propulser dans un avenir tout aussi incertain, n'ayant de cesse de nous agiter et de nous déséquilibrer. Aussi Maxime commence-t-il à envisager que sa mère, si elle lui apparaissait aussi soumise à la méchante voisine, avait peut-être des raisons valables qu'il ignore toujours... Une vraie première respiration *console* ici un peu cet analysant déjà moins « braqué »...

Chapitre V

L'amnésie infantile

Pour Sigmund Freud, l'amnésie infantile n'a que peu à voir avec les faibles moyens psychologiques de l'enfant dans les toutes premières années de sa vie. Pour le maître de la Psychanalyse, le refoulement d'événements réels durant cette période est dû à un lien psychosexuel qui vient « habiller » toutes les situations qui sont traversées par le petit d'Homme. Il y a, bien entendu, une logique dans ce postulat de Freud : les pulsions d'auto-conservation (manger/déféquer) sont associées à une notion de plaisir car les zones buccales et anales et leurs pourtours respectifs sont particulièrement érogènes. Dans le développement psychologique qui intervient systématiquement chez tout enfant, on retrouve une nécessaire masturbation (ou *période phallique*) qui lui permet d'identifier le genre – masculin ou féminin – auquel il appartient. Ensuite s'imposent les grandes étapes œdipiennes qui sont – en quelque sorte – des élans « amoureux » maladroitement adressés au parent de sexe opposé, puis au parent de même sexe : les interdits parentaux – implicites ou explicites, en particulier en ce qui concerne l'Œdipe – vont entraîner le refoulement de ce type de confusion amoureuse...

Si Maxime est toujours en échec et que ses curriculum vitae n'aboutissent pas concrètement en terme de résultat positif et d'embauche, il livre maintenant un élément important. Il raconte que la voisine (celle de la morsure), lorsqu'elle le gardait, refusait qu'il fasse *pipi dans les toilettes comme Aurélie*... Il se souvient qu'elle exigeait qu'il soulage sa vessie dans le bidet de la salle de bains pour qu'il ne salisse pas ! Étonnée qu'il puisse se souvenir de cette anecdote, je lui demande comment il peut être aussi affirmatif compte tenu de son très jeune âge à l'époque. Il me dit que c'est sa mère qui la lui a racontée parce qu'un jour, il aurait inondé la salle d'eau, ayant refermé le *gousset* du bidet mais *oubliant de fermer le robinet*... Le robinet renvoyait donc ici à sa spécificité corporelle : un bidet est cet élément réservé – *a priori* – à une toilette intime ! Quant au gousset, terme à plusieurs sens, il est employé dans la fabrication de collants de luxe : il s'agit d'un morceau d'étoffe (coton ou soie), fixé entrejambe afin que cette pièce de lingerie puisse être portée sans slip. Ceci dit, il est certain que si Maxime avait fait un parcours en plomberie, on comprendrait aisément qu'il n'arrive pas à *décrocher* un emploi, d'autant qu'il ajoute que la voisine avait, une fois de plus, demandé à sa mère de le gronder. Mais sa mère n'aurait pas obtempéré... Il précise que c'est la version de sa génitrice à laquelle il n'accorde cependant pas de vrai crédit. Pour autant, le jeune homme a fait des études en électronique-informatique. Quel est alors le lien entre le robinet et un ordinateur ? Apparemment aucun. Ce qui signifierait que l'inconscient de Maxime, lorsqu'il a traversé à plusieurs reprises l'épisode du bidet, a refoulé systématiquement ces scènes compulsives pour une tout autre raison... Encore une fois, l'amnésie infantile ayant trait à la psychosexualité, il est bien évident que ce petit garçon n'avait pu que transférer ses désirs œdipiens maternels, interdits par angoisse de castration paternelle interposée, sur la voisine, aussi vengeresse qu'elle ait pu être. C'est alors que Maxime d'arriver sur une nouvelle séance, fulminant, en colère parce que le *débit* de sa ligne informatique était insuffisant... Sans trivialité aucune, la psychanalyse – de par l'écoute des phonèmes – ne peut qu'attester d'une problématique de phallus : *dé-bit(e)*. Ainsi, le débit du robinet du bidet commençait à parler... Réalisons, avec cette précision extrêmement précieuse de ce jeune analysant, que le voile se levait : l'inconscient de Maxime voulait séduire (inconsciemment) la voisine puisqu'avec sa mère, le « non-nom » du père le lui interdisait. Ainsi, l'enfant – avec ses petits moyens psychologiques – donnait à voir à la « dame » que son

robinet à lui était très efficace ! Spontanément, par loi paternelle introjectée, la voisine avait exigé de la mère de Maxime qu'elle le gronde pour cette histoire de bidet... Ce qu'elle avait refusé de mettre en application, contre toute attente, elle si prompte pourtant à le mordre dans une tout autre occasion – nous l'avons vu – tandis que cette punition s'avérait alors impitoyable, sans fondement, excessive, tyrannique... Pour l'inconscient de Maxime, le problème de sa résistance professionnelle et son origine se faisaient enfin objectives. Ne pas intervenir sur ses élans œdipiens précoces et déplacés à l'égard de la voisine ne pouvait que perturber et angoisser l'inconscient de l'enfant depuis cette scène. C'est ainsi qu'il a choisi ce parcours d'études en électronique et informatique pour s'asséner lui-même ce que Freud a nommé *interdit de l'inceste* ! Soit, dans la réalité, l'impossibilité de travailler dans le domaine informatique, lieu du *haut débit(e)* qui pouvait, potentiellement, être une tentation à séduire une jeune femme – voire une jeune fille – dans son environnement professionnel...

Chapitre VI

La tendresse selon... Freud

On pourrait être étonné que Sigmund Freud ait utilisé le terme *tendresse* dans ses travaux. Non pas que l'homme de sciences en ait été dépourvu mais parce que la psychanalyse a, comme toute discipline, son vocabulaire propre. Pourtant, il fait dans ses écrits le distinguo entre *sensualité* et *tendresse* : la tendresse concerne davantage les tout premiers mois de la vie de l'enfant durant lesquels le lien affectif *bébé-maman* se tisse grâce aux pulsions spontanées d'autoconservation, dont l'alimentation, même si ces pulsions – comme nous l'avons vu précédemment – sont liées avant tout à l'érotisation du pourtour labial. Freud, en 1912, après avoir étudié des réactions amoureuses spécifiques, fait état dans « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse » de deux « courants » : un « courant sensuel » et un « courant tendre ». Les attitudes inhérentes à la tendresse n'intéressent que modérément le maître de la psychanalyse. En revanche, la genèse de la tendresse le passionne : très vite, il postule de la relation que découvre le bébé et qu'il établit avec celle qui le nourrit et le maternel. De cet état de satisfaction découle la tendresse... Freud y oppose la sensualité qui nécessite d'avoir trouvé une zone sexuelle « vraie » qui n'a rien à voir avec les pulsions d'autoconservation : la zone clitoridienne pour la petite fille et la zone phallique pour le garçon, zones qui ne sont pas soumises aux exigences vitales. De cette position auto-érotique naîtra plus tard – notamment à l'adolescence – la sexualité qui *s'accouplera* à la tendresse progressivement. Mais, là encore, tout dépend de la qualité du lien qui s'est forgé entre le nourrisson et sa mère au début de son existence.

Maxime n'en peut plus, Maxime craque, Maxime se dit au bord de la dépression et déclare dans sa séance d'aujourd'hui *être le seul à ne pas trouver de travail dans l'« informatique »*... Le transfert négatif manifeste ici toute la douleur de ce jeune analysant. Il ajoute que rien ne va dans sa vie et que sa mère aurait mieux fait de prendre la pilule plutôt que de le *fabriquer*... Ce terme *fabriquer*, peu adapté à ce qu'il décrit à ce moment-là, me permet de reprendre et de revisiter ce que Freud nomme *relation d'objet*. Le lien est facile à établir dans la mesure où, effectivement, on fabrique matériellement un objet. Mais la relation objectale, sur le *divan*, c'est tout autre chose... Alliant théorie et pratique, je lance l'idée d'une époque où la créativité individuelle semble mise à mal. Je lui suggère qu'il n'y a pas si longtemps que ça, avant la Seconde Guerre Mondiale, beaucoup d'enfants – certes issus de milieux modestes – créaient eux-mêmes leurs jouets... Thanatos étant toujours au rendez-vous, il rétorque qu'*on n'est plus en l'An 40*... Voulait-il insinuer ainsi, inconsciemment, qu'en 1940 un épisode familial, « tu », c'est-à-dire un secret de famille, « jouait » un rôle très important dans ses conduites d'échec ? Je savais que le père de Maxime était né en 1941 et sa mère en 1947. Lui étant venu au monde en 1987, sa mère avait 40 ans lors de sa naissance... D'autre part, alors que ce patient est dessinateur industriel dans l'*électronique*, il précise dans cette séance qu'il est le seul à ne pas trouver d'emploi dans l'*informatique*. S'il est vrai, encore une fois, que ces deux termes sont souvent confondus, la confusion reste plus rare chez un professionnel qui connaît la différence, même si la haute technologie peut mettre ces deux domaines en lien... Il est certain aussi que l'histoire de la console de jeux restant le fil conducteur, Maxime parle beaucoup d'informatique sur ses séances...

Résumons rapidement : la mère de Maxime qui l'a mis au monde âgée de 40 ans et un inconscient qui emploie facilement le terme *informatique* alors qu'il cherche du travail, *a priori*, dans l'*électronique*... J'ajoute humblement ici que ces deux domaines ne font

aucunement partie de ma culture ! Cependant, comme dans toute séance psychanalytique difficile, le psychanalyste « sent » le dénouement libérateur proche. Maxime ayant projeté le fait qu'*on n'est plus en l'An 40*, j'établis une résonance avec une autre expression populaire : *Je m'en fiche comme de l'An 40...* Autant dire, s'il est nécessaire, que Maxime s'est vécu comme un « accident » de par la grossesse de sa mère à 40 ans et donc ni désiré, ni aimé. La tendresse liée à la relation alimentaire ne pouvait, de fait, qu'avoir dysfonctionné. Mais de là à comprendre la *résistance* à trouver du travail... Pourtant, cette résistance-là avait bien des choses à livrer. Je lui demande pourquoi il ne cherche pas un *job alimentaire*, en attendant un poste en adéquation avec son diplôme, pour essayer de saisir comment son inconscient a traversé la relation orale à sa mère dès sa naissance. *Hors de question !*, me répond-il. Intriguée, je laisse planer un silence qui permet au psychisme de Maxime de poursuivre : *Mes parents m'ont payé des études, c'est pas pour faire n'importe quoi...* Re-silence de ma part. Il enchaîne : *Déjà que quand je suis né, ma mère a été obligée de me faire garder pour faire des ménages dans une boîte d'électricité parce qu'une bouche de plus à nourrir, c'était trop... Je veux lui faire honneur avec un bon boulot dans l'électronique...* Je lui demande s'il connaît l'entreprise dans laquelle sa mère travaillait alors : *Non, elle n'existe plus, c'est maintenant un magasin de jeux vidéo pour PC et consoles...* L'explication évidente de l'impossibilité de Maxime à trouver un emploi s'imposait ici : le jeune homme était resté fixé à cette période de l'enfance où la tendresse lui a manqué (malheureusement, chacun a ses critères en terme de quantité affective nécessaire et c'est donc loin d'être objectif...) et, entre l'emploi de sa génitrice dans une boîte d'électricité et le fait que cette boîte soit devenue avec le temps un magasin de jeux vidéo pour PC et consoles, il y avait peu de chances pour que l'inconscient ait la possibilité de lâcher son point de fixation... Ceci dit, si tout le monde n'a pas les moyens d'avoir recours à la psychanalyse comme Maxime, bien entendu, chaque être humain peut revisiter son histoire avec les éléments qu'on lui a fournis (à tort ou à raison d'ailleurs car bien des situations sont modifiées par les membres d'une même famille, voire les « amis » de la famille, ce qui n'a aucune importance fondamentale), le tout consistant à pardonner tout attitude parentale qui nous a semblé insuffisante, défaillante, négative. Comment ? En ayant l'honnêteté (avec soi-même) de chercher ce que tout événement perçu malheureux a généré de positif. Finalement, Maxime aurait pu ne pas aller en analyse. « Son » histoire, il la connaissait puisqu'il l'a racontée. Une mère qui va faire des ménages pour améliorer les ressources du foyer n'a rien de dégradant mais, paradoxalement, on sent bien le complexe d'infériorité de Maxime qui ne voulait et ne voudrait pas faire un job alimentaire... dégradant en quelque sorte. La tendresse n'est rien d'autre que cette capacité que nous avons tous à nous alimenter (et nous abriter) devenus adultes, réflexe lié mnésiquement à la relation maternelle de « nourrissage » des premières années de l'existence. À soi de ne pas continuer à affecter un lien d'un autre temps. C'est d'ailleurs ce que la mère de Maxime lui a montré : une bouche de plus à nourrir ? Les solutions existent mais dans la mesure où on accepte de descendre un peu de son piédestal, c'est-à-dire de ne pas se comporter comme un enfant-roi.

Chapitre VII

Non à l'enfant-roi !

Je me souviens d'une séance durant laquelle Maxime a beaucoup insisté sur son profil de père lorsqu'il aurait un enfant : *Je le gâterai mais je ne le pourrirai pas...*, a-t-il répété deux fois. Lui demandant la nuance, il me répondit : *Il ne manquera de rien, il sera bien habillé, je lui souhaiterai son anniversaire et il aura des cadeaux à Noël mais je ne lui donnerai jamais une très grosse somme pour aller en boîte, ça le « pourrirait »...* L'inconscient du jeune analysant continuait donc ses confusions sociales mais si *boîte* = *travail* en jargon populaire, il signalait à sa façon que mettre de l'argent pour se rendre au boulot, il ne l'envisageait pas ! Ce solide blocage avait pourtant sa signification encore cachée car il est inévitable que travailler nécessite de s'habiller, d'avoir un véhicule qu'il faut entretenir ou prendre les moyens de transport en commun qu'il faut de toute façon payer... Maxime maintenait donc toujours la porte fermée. Et sa souffrance de n'en plus finir. Convenons que tout psychanalyste rencontre ce genre d'écueil, accéder à la genèse du nœud névrotique n'étant jamais aisé. Pour autant, pas question de baisser les bras. J'avais ressenti depuis quelque temps que Maxime modifiait un peu la réalité des choses. Je n'avais pas à en être triste pour lui mais je trouvais cette attitude infantile bien dommageable. De plus en plus, je mettais une belle distance entre ses propos et la façon dont il arrangeait le tout, de manière à ne surtout pas cautionner le moindre glissement potentiellement régressif.

En ce jour du 18 juin, Maxime m'annonce qu'il part à l'Île Maurice où vit son oncle qui lui a assuré qu'il n'aurait *aucun mal à trouver un emploi dans sa branche...* Cette association d'idées, bien banale en apparence, me posait problème. « En apparence » donc, il n'y avait aucune raison psychanalytique. Maxime poursuit son monologue jusqu'au moment où je l'entends dire qu'il va habiter dans la capitale « Saint-Louis » ! Entre « branche » et l'erreur du nom de la ville, je décide de le *scansionner*, lui expliquant que son lapsus quant à « Port-Louis » permettait une interprétation intéressante. Avant même que je lui livre le contenu de cette interprétation, il se met à me parler d'un enseignant, Monsieur Saint-Louis, qu'il a eu au CM2. Il décrit cet homme comme possédant toutes les qualités, s'étonnant même de ne jamais m'en avoir parlé... Il ajoute que ce maître d'école était un véritable « porte-bonheur » pour lui puisque cette année scolaire précise, ses parents avaient gagné une grosse somme d'argent au loto au moment de l'Épiphanie ! Ses géniteurs l'avaient couvert de cadeaux (à l'exception des consoles de jeux qu'ils n'acceptaient pas...) et, à partir de là, ils avaient été beaucoup plus souples en matière d'éducation. Moins énervés (ils ne travaillaient plus), Maxime pouvait aller jusqu'à leur répondre et ça les amusait beaucoup... Outre le fait que le système d'éducation avait donc changé – au mauvais sens du terme –, argent aidant, il est bien évident que Maxime n'avait aucun intérêt inconsciemment à quitter le CM2 certes « porte-bonheur » mais, malheureusement, position fantasmatique aussi qui ne générait pas d'emploi. Il a fallu que son oncle l'invite à venir le rejoindre à Port-Louis pour que le nœud se défasse... Ceci dit, et si aujourd'hui Maxime s'est installé sur l'Île Maurice puisqu'il y travaille, l'enfant-roi reste une des causes importantes de névrose d'échec.

Sans vouloir tomber dans le cliché et dans la caricature la plus basique, il est une évidence que la vie ne nous transforme pas fréquemment en souverain ! Ainsi une éducation trop laxiste peut-elle aboutir à une angoisse telle que tout axe de réalisation sera impossible à emprunter. La raison en est simple : une peur d'être déçu par la réalité du quotidien, c'est-à-

dire de perdre son statut fantasmatique de monarque absolu ! Or, l'ensemble des liens et autres transferts humains s'étaient sur l'anxiété qui se traduit le plus souvent par une véritable fuite en arrière, *a fortiori* lorsque les bénéfices inhérents à une position toute-puissante risquent d'être engloutis. Dans la plupart des cas d'analysants en échec de ce type, il s'agit alors et bien entendu de « liquider » l'enfant-roi qui commande en eux, les maintenant dans un rôle où la fiction prime. La psychanalyse apprend justement à supprimer toute position dominante pour accueillir la parole de chaque interlocuteur qui a bien des choses à nous transmettre et à nous faire comprendre. C'est ainsi que la méthode freudienne suggère l'humilité comme voie de sortie de l'échec... Curieusement, on pourrait chercher le lien entre le départ à l'étranger de Maxime et le fait qu'il y ait trouvé un emploi. Est-ce à dire qu'il aurait fait preuve d'humilité en acceptant la proposition de cet oncle ? Tout à fait ! Reprenons le fil des séances de ce jeune homme :

1°) – Maxime est en colère, reprochant à ses parents de ne pas lui avoir offert de console de jeux.

2°) – Maxime dramatise les situations qu'il ne domine pas.

3°) – Maxime juge sa mère comme étant soumise à la méchante voisine.

4°) – Maxime refuse sa part de responsabilité, tout aussi fantasmatique soit-elle, dans ses résistances.

5°) – Maxime reste fixé sur une forme de culpabilité qui lui permet de rester ancré à une situation dépassée, temporellement, sans pouvoir évoluer de fait.

6°) – Maxime envisage inconsciemment l'argent comme lui ouvrant une vie de dominant « royal » dans laquelle le travail est destiné aux dominés, catégorie d'individus à laquelle il n'appartient pas – de son point de vue psychique – puisqu'il est resté fixé fantasmatiquement à l'époque du gain du loto de ses parents.

Le dénouement positif :

Maxime a accepté de rejoindre son oncle dans l'Océan Indien. Outre un certain courage à quitter sa terre natale, il sait pourtant que son salaire sera pratiquement divisé par deux par rapport à celui qu'il aurait touché en France. Cette forme d'humilité rejoint l'acceptation au sens confiance du terme. D'autant qu'encore une fois, le récit de ce jeune analysant objective donc un lien affecté dans la mesure où la survenue inopinée du gain au loto lui avait donné tous les droits, et surtout celui de ne pas travailler par identification à ses parents qui n'avaient plus besoin de leur salaire mensuel. Quoi qu'il en soit, humilité et acceptation constituent un binôme qui permet la levée de l'échec.

Chapitre VIII

L'humilité, un remède contre l'angoisse !

L'humilité est plus forte que l'angoisse ! Voilà une solution quasi thérapeutique naturelle qui demande à être développée.

Dans le cas de Maxime, il s'agissait pour lui – durant sa longue période d'échec – d'une angoisse dite automatique. C'est-à-dire que le terme *travail* le ramenait à cette période infantile complexe où il bénéficiait à la fois de sa position d'enfant-roi insolent qu'il devait maintenir inconsciemment et l'obligation de gagner au loto pour revivre sempiternellement cette période idyllique de son existence. Mais mettre en place libidinalement ce genre de raisonnement immature a ses limites : le censeur intériorisé en l'instance du surmoi voit les choses d'un autre œil ! C'est pour cette raison d'ailleurs que Maxime avait déplacé le jeu de loto sur la console de jeux « interdite », dans le fantasme, par les parents. Effectivement, nous l'avons vu et détaillé précédemment, le gros gain de la Française des Jeux avait modifié négativement des fonctionnements parentaux cohérents à la base : des parents qui, soudain, ne se rendent plus au travail, un petit garçon qui devient impoli, l'argent gaspillé... Cette forme d'anarchie ne pouvait que cristalliser une angoisse que l'on retrouve systématiquement chez tout petit d'Homme : ainsi, lorsque le bébé ne comprend pas un changement, quand il ne s'explique pas la moindre modification horaire ou alimentaire par exemple, ou la présence d'une personne étrangère en l'absence de sa mère, il s'angoisse... Deux attitudes possibles : soit il exprime cette angoisse en pleurant, en criant, voire en hurlant pour s'en débarrasser en la projetant à l'extérieur, ce qui a pour heureux résultat pour lui de se retrouver – la plupart du temps – dans les bras de son *premier grand objet d'amour*, soit il refoule dans l'inconscient cette angoisse qui se fixe, laissant place à un affect qui présente deux inconvénients. Tout d'abord, cette mémoire archaïque ne demandera qu'à se réveiller lors d'événements de sa vie qui lui apparaîtront similaires au niveau des conditions, puis – et malheureusement – l'angoisse devenant tellement insupportable pour l'inconscient, une situation de blocage s'installe pour ne pas continuer à subir cette douleur liée à des excitations internes traumatisantes et persécutrices. C'est l'échec qui prend ici le relais.

Selon la psychanalyse, l'humilité peut donc venir à bout de ce funeste phénomène. Même si l'ampleur de la tâche est vaste, il faut tout de même partir d'un constat évident : les patients consultent un psychanalyste parce qu'un domaine de leur existence leur apparaît particulièrement verrouillé. La méthode freudienne est donc une méthode dont les postulats se sont aujourd'hui largement vérifiés au point de pouvoir affirmer que le dénouement d'une situation de souffrance est possible, avec délivrance à la clef. Pour autant et sans rentrer dans des détails trop techniques ou méthodologiques, il s'agit de bien saisir ce que la psychanalyse entend par humilité.

Humilité vient du terme latin *humus* qui signifie *terre*. On peut alors s'étonner et s'interroger sur ce qui relie le processus terrestre à l'esprit. Pourtant, cette alliance existe. Une personne humble abrite la caractéristique de vivre son quotidien au nom du principe de réalité, état validé en quelque sorte par le symbolique, c'est-à-dire tous les autres, soit l'humanité. Donc le plus grand nombre. L'humilité se situe ainsi à l'opposé de ce que nous pourrions nommer *défauts* : la vanité, la prétention, l'orgueil, l'égoïsme, l'égotisme, l'égoïsme etc. Ces comportements pathologiquement narcissiques se classent dans le champ de la névrose

(ou de la psychose si l'individu n'est plus cohérent). Toutefois, nos failles ont une explication : le petit d'Homme – dès qu'il vient au monde – opte inconsciemment pour une position libidinale narcissique. Une explication étaye ce postulat freudien : durant les neuf mois de gestation, l'embryon – puis le fœtus – étant coupé littéralement de l'extérieur se vit tout-puissant, n'ayant aucun élément de comparaison avec le « plus » : plus beau, plus grand, plus fort, plus riche, plus gentil, plus intelligent, plus souriant, plus aimable, plus honnête, plus généreux, plus travailleur, plus efficace, plus rapide, plus sportif, plus intellectuel... Ce « plus » – qui s'oppose au « moins » – s'acquiert progressivement au cours de l'évolution de l'existence. Les comparatifs et autres comparaisons se forgent à coup d'oppositions que renforcent les obstacles et les difficultés de chaque journée qui passe. Il faut s'adapter en permanence, bon gré, mal gré, contre vents et marées. Peu à peu, l'humilité se développe indépendamment du fait que la mère apprend à son enfant (et y veille en permanence) ce qu'*il peut* ou *ne peut pas* dire ou faire. Cette éducation en son essence, à condition qu'elle ne soit pas psychorigide, fortifie la prise en compte des limites protectrices. Par contre, le manque d'humilité finit toujours par jouer de vilains tours : une autodévalorisation, sorte de rétorsion d'ailleurs, inhérente à une surestimation de ses réelles capacités. Et l'angoisse de réapparaître, de se manifester, de diriger les... non passages à l'acte... La paralysie s'installe, comme nous avons pu le voir chez Maxime dont il est facile d'imaginer que le changement du train de vie familial, à la suite de la fortune arrivée comme une manne magique, lui était monté à la tête... C'est du reste ce qu'il m'avait confié : *J'étais fier de passer devant mes copains lorsque mon père me conduisait à l'école avec sa BMW toute neuve. Ça me changeait de sa R5 pourrie...* On comprend aussi, avec ce détail de sa cure psychanalytique, que le véhicule nécessaire pour se rendre au travail était également affecté d'une culpabilité bien sédimentée du fait de la mémoire de ce comportement prétentieux. D'où une énième justification surmoïque d'une résistance professionnelle.

Sortir du ghetto de l'angoisse nous amène – *de facto* – à regarder du côté de nos possibilités intrinsèques pour lever, de surcroît, nos empêchements incompréhensibles pour le conscient. Revenons à l'humilité. Revenons à Maxime et à plusieurs erreurs qu'il a commises du fait de son immaturité pulsionnelle de l'époque. Reprenons l'exemple de la fierté de se trouver dans une belle cylindrée. Maxime n'aurait jamais dû ressentir la moindre prétention à se déplacer ainsi :

1°) – Ce n'est pas lui qui avait joué et acheté le billet gagnant du loto

2°) – Ce n'est pas lui qui avait payé la BMW

3°) – Ce n'est pas lui qui conduisait la superbe voiture...

Autrement formulé, l'humilité repose avant toute considération sur nos possibilités réelles affectives, financières, physiques du moment. Il est d'autant moins douloureux d'envisager les choses sous cet angle que ce qui n'est pas réalisable aujourd'hui peut tout à fait l'être demain. L'humilité s'accorde ainsi très bien avec la patience et la persévérance. Que de drames pourraient être évités si l'être humain acceptait d'attendre et de constater que l'objectivation d'une situation apparemment bloquée se révèle fondamentalement protectrice pour l'instant. Le fil se déroule de plus en plus logiquement, jusque dans le récit de Maxime. Il est évident que le quotidien de la famille de Maxime, malgré la fortune qu'ils avaient encaissée, n'était certainement pas idyllique à chaque minute d'une journée. C'est ce que la psychanalyse doit mettre aussi en exergue lorsque l'analysant en échec regrette et vit en permanence son passé dépassé. Dans la séance de Maxime, le fait de soulever que les attitudes ostentatoires de ses parents – et les siennes – avaient dû modifier les rapports avec le voisinage a aidé au déblocage partiel de la fixation à type d'échec. Maxime me l'a confirmé : *Dans le quartier, plus personne ne nous parlait. Il a fallu se faire des amis ailleurs. Mais ce n'était plus pareil...* Et l'analysant d'ajouter : *On s'est senti de plus en plus seuls. C'est là*

que mon père a commencé à boire. Il y avait beaucoup de disputes à la maison, beaucoup de violence... Le corollaire de la prétention n'a rien d'attirant. Pour Maxime, on peut constater maintenant une autre raison encore à sa résistance à trouver du travail. Le travail entraîne un salaire. Or, dans son cas, l'argent amenait – dans le fantasme – solitude, alcoolisme, mésentente conjugale... Pourquoi bon aller travailler dans ces conditions ?

L'angoisse résiste donc bel et bien à l'orgueil. Chez Maxime – comme chez tout analysant traversant des périodes difficiles d'échec –, la psychanalyse suggère également, une fois l'idéalisation liquidée, d'accepter la *règle du jeu* (je). La seule qui permette une récupération d'énergie salvatrice...

Chapitre IX

L'acceptation, c'est la clef !

Selon une logique de la langue française, *accepter* lie tout individu à un interlocuteur. Notamment lorsqu'il est question d'un contrat, comme le droit civil le rappelle par exemple. D'un point de vue psychanalytique, l'acceptation, indépendamment d'un binôme émetteur/récepteur, considère aussi une sorte de pacte passé avec soi-même mais dont le mécanisme n'opère que dans la mesure où l'accord s'établit en premier lieu en interne, c'est-à-dire à l'inconscient. Encore une fois, si l'humilité passe par une forme d'acceptation de renoncement à toute position de domination vis-à-vis d'autrui, l'acceptation proprement dite possède ses lois qu'il convient de respecter pour assister à l'arrêt de l'échec. Une raison surprenante aux commandes de ce mécanisme : accepter équivaut à réaliser des économies d'énergie qui vont être utiles et efficaces pour répondre à la problématique la plus sévère. Ainsi, accepter consiste à manifester une harmonie pulsionnelle entre le principe de plaisir et le juge intérieur.

Maxime commençait donc à prendre conscience de l'origine de ses résistances à travailler. Ce qui ne signifiait pas pour autant qu'il acceptait de considérer ce qui le gênait inconsciemment et consciemment autrement que ce que son psychisme lui avait proposé jusque-là comme mécanismes de défense pour prendre un minimum de risques. En apparence bien entendu. Car si sa posture psychologique lui rappelait compulsivement et à son insu que gagner sa vie engendrerait le chaos, cette « réalité psychique » ne se vérifie qu'exceptionnellement dans l'existence : tous les individus qui possèdent de gros revenus liés à leur travail ne deviennent pas alcooliques, ne connaissent pas de violences et de drames conjugaux, ne sont pas mis à l'écart... Accepter de re-situer nos erreurs inconscientes de raisonnement dans un contexte symbolique offre la perspective libératoire d'envisager « sa » vérité comme étant une aberration.

Une semaine avant de partir pour l'île Maurice, Maxime m'avait raconté qu'il avait fêté son départ avec ses *meilleurs copains d'enfance* et qu'il avait pris *une grosse cuite*. Intriguée par ce détail concernant ses *meilleurs copains d'enfance*, je lui en fis part puisqu'il m'avait bien précisé que l'argent du loto avait entraîné le détournement de son voisinage à l'égard de sa famille. Du tac au tac, l'analysant de me répondre : *C'est de l'histoire ancienne maintenant...* Cette réponse ne collait pas suffisamment avec le travail analytique effectué jusque-là. Maxime avait avancé sur le chemin. L'argument rationalisé cachait autre chose... Mon silence – qui avait pour sens de ne surtout pas valider une déformation de la vérité ou un non-dit – fit sortir de ses gonds l'analysant : *Bon, c'est bon maintenant, je ne vais pas revenir en arrière... Mes copains d'enfance, je les ai toujours vus en cachette. Ludovic, mon copain de promo c'est autre chose. Mes copains d'enfance, comme leurs parents n'avaient pas beaucoup d'argent, je leur donnais du fric du loto parce que **mes parents ne comptaient plus**... Dès l'instant où les parents de Maxime sont devenus très riches, **ils ne comptaient plus pour lui** ! Il signifiait maintenant que l'argent l'avait empêché de continuer à aimer ses géniteurs... L'argent s'imposait de plus en plus comme le symptôme de sa cure analytique. Mais que voulait encore dire son inconscient en induisant qu'il posait un déni sur ses parents ? Sa réponse se passe de commentaires : *Toute notre famille est pauvre. Quand mes parents sont devenus immensément riches, ils ne s'en sont pas cachés mais ils n'ont jamais voulu aider personne. Ils avaient bien fait passer le message. Petit à petit, la famille ne nous a plus**

fréquentés... J'en étais malade. Alors, je gaspillais ce sale fric avec mes copains d'enfance. On a même fait brûler des billets un jour pour rigoler. Si un jour je suis riche, j'en ferai profiter les autres, je ferai aussi des dons. Mes parents sont sans intérêt...

Les intérêts – en matière de banque – sont de l'argent taxé, pourcentage qui lie un prêteur à un emprunteur. Maxime, à cet instant de sa cure, lâchait d'un bloc sa haine farouche contre ses parents, reconnaissant à l'inconscient **qu'ils ne l'avaient pas fait payer** et que *la console de « je »* aurait donc été parfaitement inutile... Seul son regard immature sur une situation à laquelle ils n'étaient ni les uns ni les autres préparés avait engendré une cascade d'incompréhensions, verrouillées les unes derrière les autres, pour aboutir à un échec systématique dès que l'argent était au centre d'une situation. Maxime, interprétation aidant, put enfin réhabiliter ses parents, partir déculpabilisé à l'île Maurice et trouver du travail...

Indépendamment d'une cure psychanalytique, l'acceptation peut se mettre en place dans ce que Sigmund Freud appelait *les banalités du quotidien*. S'il est vrai que toute existence véhicule son lot d'épreuves, il ne tient qu'à nous de les accepter. Tout simplement d'ailleurs parce que, pratiquement, nous n'avons pas d'autre choix. Certains pourront rétorquer qu'il y a les petites épreuves et les grandes épreuves. Choisissons d'évoquer une des plus grandes douleurs de la vie : la perte d'un enfant. Roland Giraud, l'acteur de cinéma et de théâtre, à qui une animatrice de télévision demandait comment il faisait pour traverser cette souffrance innommable, lui répondit – en précisant qu'il gardait sa foi – qu'il avait la certitude que sa fille était bien là où elle se trouvait maintenant. Cet homme exprimait ainsi ce que la psychanalyse entend par *pulsion de vie*. Lorsque la mort frappe, lorsque le chagrin se fait insoutenable, lorsque l'angoisse devient invalidante parce qu'un emploi n'est pas au rendez-vous, lorsque la maladie choisit de générer une anxiété résistante et invalidante, l'acceptation en son principe nous demande de placer ces épreuves dans un miroir positif. Quand certains peuvent être choqués par ce discours d'individus qui ont gagné en acceptation, le Dalaï Lama parle de la nécessité de la *transformation*. Ce que reprennent à l'unisson toutes les religions : le mal est balayé par le bien, la haine ne résiste pas à l'amour. Ces couples d'opposés, chers à Freud, proposent systématiquement d'avoir le courage de noter le moindre petit élément optimiste d'une situation déroutante, incompréhensible. Sans oublier que tout événement, aussi dramatique soit-il, met en exergue ce que nous avons à faire dorénavant, à partir de ce traumatisme, pour continuer à avancer en cohérence et en cohésion. Maxime l'a bien compris. Comme il me l'a écrit, puisqu'il a la chance d'avoir maintenant du travail, il consacre un peu de son temps libre au bénévolat. Il donne gratuitement des cours d'initiation à l'informatique à des jeunes Mauriciens en grande précarité afin de contribuer à les préparer à un avenir professionnel meilleur et réalisable. Constatant que l'orthographe et les règles grammaticales ne sont pas acquises pour la plupart d'entre eux, il les aide aussi dans une sorte de soutien scolaire. Mais on pourrait se dire que Maxime est jeune, qu'il trouve l'énergie d'assurer plusieurs activités... Et les plus âgés ?

Sans attendre d'avoir à atteindre le moment de la retraite pour participer à un plan altruiste, nos soucis tracent – c'est une réalité – notre devenir. Les accepter, les transformer, les mettre à disposition de la compréhension de ceux qui souffrent aussi, remplit sans arrêt nos réservoirs énergétiques. De quelle façon ? Non pas que les souffrances des autres soient une consolation mais la joie éprouvée à l'idée d'aider, de rendre service, convient tout à fait au surmoi, notre censeur intérieur. Il nous félicite à sa façon, se mettant en accord avec le principe de plaisir, le ça. D'autant que cette instance correspond au narcissisme et le narcissisme – comme chacun le sait – est en son essence l'espace libidinal de la satisfaction. S'il ne faut pas que le narcissisme devienne tout-puissant, le fait que le surmoi veille à cet équilibre pulsionnel suffit à ne pas faire sombrer l'individu dans la pathologie. À un détail

près cependant, dans le registre de l'échec, il est absolument nécessaire que la cause altruiste que nous servons n'alimente pas notre *ego*. L'énergie qui débloque toute résistance ne peut circuler qu'à la faveur d'une neutralité quant à soi. Il ne s'agit pas de retirer le moindre bénéfice – au sens paraître du terme – d'une œuvre caritative que l'on sert. Y parvenir ne relève pas du tour de force. L'exemple de Maxime l'explique et donne la solution : n'étant plus dans le jugement (dirigé en particulier à l'origine contre ses parents), il s'est trouvé libéré d'une époque qui n'avait plus de raison d'être puisqu'elle remontait à sa tendre enfance. Or enfant, on ne peut pas travailler ! Formulons les choses autrement. Ne jugeons pas négativement les événements. Non seulement ils contiennent le germe de vie mais ils sont tous, sans exception, un grand enseignement. À plus d'un titre d'ailleurs : tout obstacle, tout drame s'étaient sur des histoires douloureuses du passé – comme pour Maxime. Mettons plutôt ce qui nous chagrine au présent. C'est curieux mais, déjà, l'angoisse faiblit. C'est ce qu'explique Mireille qui a un cancer du sein : *Ma sœur est décédée d'une tumeur cérébrale maligne il y a deux ans. J'ai cessé d'établir la moindre comparaison avec elle quand j'ai réalisé qu'elle était mon aînée de 15 ans, qu'elle était enseignante et moi secrétaire de direction. Elle avait deux enfants, j'en ai trois. Elle n'était pas divorcée, moi si... Les mauvaises comparaisons me ramenaient toujours aux difficultés de notre enfance puisque nos parents étant de modestes immigrés espagnols, je gardais le sentiment de leurs sacrifices pour nous élever. Ça me persécutait. J'ai fini par objectiver qu'en France, ils s'en étaient bien sortis (mon père a trouvé un job, ma mère a pu élever ses enfants en restant à la maison, tous deux ont fait construire une jolie villa...). Ma culpabilité s'est arrêtée net. Maintenant, je regarde évoluer mes enfants, mon nouveau couple. Tout le monde a changé en positif avec ma maladie ! Ayant retrouvé une belle énergie, j'aide des personnes inquiètes, malades du cancer, par le biais de forum de discussions... Ça, c'est mon quotidien, ma particularité et ma personnalité d'aujourd'hui. D'ailleurs, j'ai été très émue il y a quelques jours lorsqu'une dame, atteinte d'un cancer des ovaires, m'a écrit que je lui avais fait du bien et que j'étais une belle âme... Ça m'a donné encore plus d'énergie...*

Ce type de témoignage n'est pas rare car l'énergie s'inscrit aussi dans un système de transformation. L'énergie possède effectivement le pouvoir de modifier une situation quelle qu'elle soit. Une solide énergie représente de fait notre plus belle alliée. Dans tout processus énergétique se produit un acte – comme un véritable travail – qui engendre un état animé, un mouvement, mais aussi de la chaleur et de la lumière. D'ailleurs, le terme *énergie* découle du latin *energia* qui vient du grec *energeia* dont la traduction française est *force en action*.

Sortir de l'échec consiste donc à ne pas gaspiller cette libido précieuse. À sa façon, Miguel de Cervantes l'induit déjà dans son célèbre roman *El Ingenioso Don Quijote de la Mancha* (« L'ingénieux Hidalgo Don Quichotte de la Manche »), œuvre en deux volumes datée de 1605 et 1615. Ne jouons donc pas à Don Quichotte version premier volume. Ne fortifions plus de châteaux en Espagne ou de... bicoques ! Ne fantasmons plus car ces illusions se réactualisent malheureusement au présent, comme il est écrit dans la première partie de ce classique littéraire. Rangeons-nous plutôt du côté du deuxième volume : Don Quichotte, battu par le chevalier de Blanche Lune, rentre chez lui dépité. Pourtant, Sancho Panza – son écuyer –, le roi de la métamorphose, lui conseille d'opter maintenant pour la fonction de berger, plus modeste que celle de chevalier, titre dont Don quichotte s'était affublé en remplacement de sa position de gentilhomme pauvre ! La morale est sévère : il fallut que ce chevalier de pacotille quitte cette identification folle, démoniaque et irréelle à la chevalerie, en cessant entre autres de lire ce style de roman, pour qu'il retrouve raison et sagesse...

Les rêves les plus fous ne mènent ainsi nulle part. Mais nous les nourrissons pour échapper aux tourments et autres vicissitudes du quotidien. En revanche, les affres nous parlent et tiennent toujours le même langage : ne rêvons plus, vivons, c'est tellement plus simple. Chaque minute qui passe ne reviendra plus. Profitons-en, même si ce moment semble nous dévaster. Bien sûr, il faut un courage certain pour en être là de sa philosophie existentielle mais c'est dans l'instant que se trouve la clef. À chacun d'entre nous d'accepter de la saisir. Ça vaut la peine, soyez-en assurés ! Chaque clef ouvre une nouvelle porte. De nouveaux horizons s'offrent à nous avec encore et toujours de quoi travailler pour en finir enfin avec l'échec...

Épilogue

Les conduites d'échec ont toutes en commun – c'est une évidence – la souffrance. Mais au conscient seulement. Car, à l'inconscient, il faut envisager les choses différemment. Jacques Lacan appelait la particularité de ces résistances singulières *jouissance*, alors que la théorie freudienne parle (encore aujourd'hui) de *bénéfices*. Peu importe le vocabulaire professionnel, les analysants – ou les êtres humains hors prise en charge psychologique – en ont assez de leurs perturbations qui, elles, sont bien vérifiables. Cette évidence me fait établir un lien avec les travaux de Carl Gustav Jung. Ce médecin psychiatre suisse du XX^{ème} siècle, élève de Freud puis s'en détachant au point de se considérer comme psychologue analytique, est à l'origine de ce que l'on nomme *Psychologie des profondeurs*. Entendons par-là qu'il a postulé du rapport entre ce qu'il appelait « âme » et un héritage spécifique qui en découle et qui en dépend : culture et culte. Ses études, notamment anthropologiques, mythologiques, religieuses ont affiné ce concept qu'il a décliné de surcroît selon des archétypes, un inconscient individuel et un inconscient collectif. Il y a ajouté la synchronicité, élément théorique et pratique qui peut servir à une compréhension de l'échec et de sa possible issue.

La synchronicité considère deux événements en apparence étrangers. Ainsi Jung rapporte-t-il qu'une de ses patientes était en train de lui raconter un rêve fait la nuit précédente dans lequel un scarabée d'or était présent. À ce même moment, un scarabée vint heurter la vitre de la fenêtre du Cabinet du psychologue analytique ! Ce genre d'événements, incompréhensible dans un système de pensée rationnelle, est toutefois légion. Quelques témoignages simples vérifient ces « coïncidences ». Françoise raconte qu'elle a vu une émission télévisée qui la passionnait, la veille, sur le nanisme primordial. Lorsqu'elle est arrivée à son travail le matin suivant, un homme nain attendait dans le hall d'entrée. Herbert a envie de prénommer son fils Vincent mais sa femme n'aime pas ce prénom. Alors qu'ils sont sur l'autoroute, ils croisent – au moment même de cette discussion – un camion portant la mention « Transports Vincent » ! Pour Jung, le hasard n'existe pas. Pour la psychanalyse non plus d'ailleurs. Que signifie donc le phénomène de synchronicité ? A-t-il des messages à nous livrer pour les décrypter ?

En fait, la synchronicité présente un atout extraordinaire : notre histoire n'est pas unique, nos maux ne sont pas uniques, nos drames ne sont pas uniques ! Le bouddhisme, à sa façon, dispense la même leçon de sagesse et... d'humilité : une mère de famille, accablée par la mort de son enfant, demande à Bouddha de faire revivre son bien le plus cher. Il accepte mais à condition que cette femme frappe à toutes les portes des maisons de sa ville jusqu'au moment où elle trouvera une habitation qui n'a pas connu le moindre décès de proches. Elle n'y parviendra pas malgré sa détermination... Ainsi, l'échec – « notre » échec – a concerné, concerne et concernera encore des milliards d'individus... Il ne faut pas se servir de ce miroir comme d'une sorte de résignation. Toutefois, ce constat, comme le spécifiait Jung, permet dans un premier temps de développer *une compréhension un peu plus humaine* de l'altérité et de l'« injustice ». Le récit du scarabée fera dire au célèbre psychologue analytique que sa patiente souffrait d'un *rationalisme cartésien* et que ce simple coléoptère *perfora son rationalisme et brisa la glace de sa résistance intellectuelle*... Nous pouvons aussi y déceler la possibilité de ramener nos (vrais) malheurs à l'immensité du temps et de l'Univers. L'échec ne pourra jamais résister à la relativisation de ce rapport espace/temps. Cependant, pour les plus malmenés, les plus endoloris, cette voie ne suffit pas. Pour eux, rien que pour eux, voici un axe qui vient à bout des douleurs les plus aiguës : accorder beaucoup d'importance aux plus menus détails de l'existence. L'inconscient suivra ce mouvement minimaliste qui

contribuera à alléger la souffrance actuelle. Ainsi, si Freud nous sermonne en nous assénant que *faute de pouvoir voir clair, nous voulons, à tout le moins, voir clairement les obscurités*, il précise aussi que *les grandes choses peuvent se manifester par de petits signes...*